

ses répercussions en Adiabène ? En outre, comment expliquer l'attentisme bienveillant des Romains face à l'influence grandissante, sur son territoire, d'une famille royale en lien avec l'ennemi parthe ? Dans ce premier ouvrage, Michal Marciak ne pouvait pas traiter toutes les problématiques soulevées par la famille royale. Sa monographie de grande qualité deviendra vite une référence fondamentale pour ceux qui étudient l'Adiabène, le judaïsme et les royaumes de l'Orient hellénisé, mais aussi les relations politiques et religieuses entre Romains, Juifs et Parthes.

Jean-Sylvain CAILLOU

Henning BÖRM, Marco MATTHEIS & Johannes WIENAND (Ed.), *Civil War in Ancient Greece and Rome. Contexts of Disintegration and Reintegration*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2016. 1 vol. 17 x 24 cm, 437 p. (HEIDELBERGER ALTHISTORISCHE BEITRÄGE UND EPIGRAPHISCHE STUDIEN, 58). Prix : 68 €. ISBN 978-3-515-11224-6.

Ce volume, qui rassemble les travaux de neuf contributeurs, envisage les stratégies de communication à l'œuvre lors des processus de désintégration et de reconstitution en temps de guerre civile. Après une introduction (« Civil Wars in Greek and Roman Antiquity: contextualising Disintegration and Reintegration », p. 15-28) où H. Börm met en évidence la difficulté à donner une définition satisfaisante du phénomène, conçu dans l'ouvrage (p. 18) comme « un conflit violent entre deux partis armés, organisés de manière au moins paramilitaire et qui considéraient auparavant qu'ils appartenaient au même groupe », le livre choisit de s'intéresser à la guerre civile de manière chronologique, avec deux parties allant respectivement de l'époque classique grecque au début du Principat et du Haut Empire à l'Antiquité tardive. La première contribution, proposée par H.-J. Gehrte (« Stasis und sozialisation. Überlegungen zur Funktion des gymnastischen in der Polis », p. 31-52) souligne que les écrivains antiques comme Platon, Aristote, Polybe ou Lucien, ainsi que les sources épigraphiques mettent en évidence le rôle majeur joué dans la cité par le gymnase comme instrument de cohésion sociale dès la fin de la période classique : les jeunes gens n'y subissaient pas seulement un entraînement militaire mais apprenaient à contrôler leurs passions pour ne pas risquer de devenir des fauteurs de guerres civiles. B. Gray (« Civil War and Civic Reconciliation in a small Greek Polis: two acts of the same drama ? », p. 53-85) considère pour sa part la guerre civile dans de petites cités grecques du IV^e siècle av. J. C. sous l'angle de la « performance », et comme une pièce jouée selon des règles précises. Il commence par énumérer les rituels de réconciliation complexes (sacrifices, purifications et serment), vecteurs d'une certaine conception de l'ordre civique, décrits dans deux documents épigraphiques, l'un de Nakone en Sicile, et l'autre de Dikaia en Chalcidique, puis se demande si la représentation dans les textes de la guerre civile, conçue comme une inversion – mais parfois aussi comme une réalisation mal comprise – des normes du comportement civique, et la réconciliation qui suit ne constituent pas deux actes du même drame destiné à faire comprendre aux citoyens les processus politiques. L'article suivant (B. Dreyer, « Harmonie und Weltherrschaft. Die stasis bei Polybios », p. 87-97) explore la notion de *stasis* chez Polybe et en fait dans la pensée de cet écrivain une clef de compréhension du déclin de nombreuses cités contemporaines et de la crois-

sance parallèle de Rome. Il s'attache en particulier à l'exemple de la guerre des Mercenaires pour montrer que la défaite de Carthage est attribuée par l'historien grec, qui s'inspire ici de la pensée thucydéenne, aux défauts de sa constitution, tandis que la victoire des Romains serait parallèlement due à une constitution capable d'assurer la cohésion du corps social. H. Börm (« Hellenistische poleis und römischer Bürgerkrieg. *Stasis* im griechischen Osten nach den Iden des März (44 bis 39 V. Chr). », p. 99-125) s'intéresse pour sa part à la résurgence de la *stasis* et aux luttes intestines qui ont éclaté dans certaines cités grecques de l'Est devenu champ d'affrontement de la guerre civile romaine après la mort de César, ainsi qu'aux différentes réactions des deux partis romains en présence à l'égard du camp adverse. Le texte suivant, écrit par F. Santangelo (« Performing Passions, negotiating survival : Italian Cities in the late Republican Civil Wars », p. 127-148), traite d'un thème assez voisin : à partir de trois moments forts des conflits civils de la fin de la République, il explore le comportement et l'implication – pas toujours dictés par le pragmatisme et la raison – de plusieurs cités d'Italie lors des proscriptions de Sylla, de la descente de César en Italie en 49 et de la victoire d'Octavien, ainsi que l'attitude des chefs à leur égard. W. Havener (« *Triumphus ex bello civili* ? Die Präsentation des Bürgerkriegssieges im spätrepublikanischen Triumphritual », p. 149-184) montre quant à lui que, bien qu'aucun général romain ne devait en principe célébrer le triomphe sur des concitoyens affrontés au cours d'une guerre civile, Sylla, Pompée, César et surtout Octavien ont tous trouvé un moyen de mettre en scène leur victoire et souligner qu'ils en avaient obtenu un regain de pouvoir ; le dernier d'entre eux, surtout, aurait, selon l'auteur, vraiment célébré, le deuxième jour de la cérémonie de 29, son triomphe sur Marc Antoine et par là sanctionné la fin de la guerre civile et le début d'une période de réconciliation sous son égide. La deuxième partie ne contient qu'un article consacré au Haut Empire. A. Heinemann s'y intéresse à l'année des trois empereurs, et particulièrement au choix, selon lui sans intérêt militaire, des partisans de Vespasien de s'enfermer au Capitole ; il tente de démontrer que c'était pour affirmer, contre les Vitelliens, leur légitimité en se présentant comme les défenseurs de la *respublica*. Le reste du volume est consacré à l'Empire tardif. M. Haake (« "Trophäen, die nicht vom äusseren Feinde gewonnen wurden, Triumphe, die der Ruhm mit Blut befleckt davon trug..." Der Sieg im imperialem, Bürgerkrieg im langen "langen dritten Jahrhundert" als ambivalentes Ereignis », p. 237-301) part des témoignages dont nous disposons sur la manière dont Constance II présenta sa victoire sur Magnence pour se livrer à une ample étude rétrospective sur les guerres civiles du III^e siècle élargi (de l'époque de Septime Sévère à celle de Constantin) : il analyse les différentes stratégies mises en œuvre par les princes pour accréditer la légitimité d'un pouvoir certes fondé sur la victoire, mais quand même issu de la guerre civile, ce qui reste malgré tout à la fin de l'Empire un fait encore mal accepté. M. Icks (« Great Pretenders: Elevations of "good" Usurpers in Roman historiography », p. 303-320) interroge lui aussi la légitimité des princes en étudiant les figures hors normes d'usurpateurs qui n'ont pas été stigmatisés pour leur violence ou leurs objectifs égoïstes par l'historiographie, Vespasien, Pescennius Niger et Julien, et montre que, dans l'imaginaire commun, l'acclamation spontanée par les soldats et la *recusatio imperii* étaient indispensables dans le processus de légitimation. T. M. Kristensen (« Maxentius' head and the rituals of civil war », p. 321-346), à partir de l'exemple du sort réservé par Constantin après

sa victoire au corps de son rival Maxence, analyse le fort impact « rhétorique » et symbolique en temps de guerre civile de la décapitation et de la mutilation d'un rival en politique. J. Wienand (« The Law's Avenger: Emperor Julian in Constantinople », p. 347-366), après avoir souligné que l'usurpateur Julien avait été frustré d'une éventuelle victoire par la mort de l'Auguste senior, son rival Constance II, fait ressortir, par une analyse du *Panégyrique* de Claude Mamertin, qu'il a cherché à s'imposer à Constantinople non pas en tentant de se concilier les élites orientales mais en se présentant comme un vengeur de la loi et par une confrontation qui n'était pas forcément porteuse de réconciliation. M. Mattheis (« Rituale als Medien politischer Aushandlungen in den Bürgerkriegen der Spätantike », p. 367-387) démontre de manière convaincante que les rituels comme l'adoration des images impériales n'étaient pas des instruments au service exclusif du prince mais constituaient des moyens de communication entre un empereur ou un prétendant et le peuple obligé de choisir et donc de légitimer ou refuser le pouvoir d'un prince. P. Bell (« How the circus and theatre factions could help prevent civil war », p. 389-413), au rebours des idées reçues, explique que l'empereur savait manipuler à son profit les factions sportives et théâtrales, susceptibles de drainer les passions, de créer des solidarités transversales à travers les différentes couches sociales et les populations de l'Empire, et, pour finir, d'éviter plutôt que de provoquer des séditions. Le livre s'achève sur un épilogue rédigé par J. Wienand (« The Impaled King : a head and his context », p. 417-432) : il propose une analyse d'une monnaie exceptionnelle (*RIC* IV Maximinus 90 ; elle apparaît en couverture du livre) et à son sens parfaitement représentative de la problématique du volume : Maximin le Thrace y a été dépouillé de ses insignes impériaux et sa tête modifiée pour rappeler qu'elle a été coupée et exhibée au bout d'une pique après son élimination par ses soldats passés à Pupien et Balbin. Ce livre réussit jusqu'à un certain point l'exploit de renouveler une thématique déjà très parcourue, car il cherche moins à analyser les spécificités des différentes guerres civiles qui ont jalonné l'histoire de la Grèce et de Rome qu'à en mettre en évidence les schémas récurrents, l'apparat symbolique et même les comportements ritualisés auxquels elles donnaient lieu dans l'Antiquité. Particulièrement stimulantes à cet égard sont la communication de B. Gray (même si l'on n'est pas forcément d'accord avec certaines de ses lectures), qui représente la guerre civile comme un drame joué sur la scène civique à des fins didactiques, les études de H. Börm et F. Santangelo, qui montrent comment les guerres civiles romaines étaient capables de réactiver les antiques *staseis* des cités grecques ou de bouleverser les cités italiennes, les articles de T. M. Kristensen et M. Mattheis, qui font ressortir toutes les stratégies de communication des deux camps en présence et particulièrement des vainqueurs pour frapper l'esprit de leurs concitoyens, ou encore les recherches qui insistent sur les différents moyens trouvés pour garantir la cohésion sociale (B. Dreyer, P. Bell). Les recherches consacrées à l'histoire romaine sont de loin les plus nombreuses, car les Romains percevaient la guerre civile comme un mal extrêmement destructeur mais en même temps inévitable : on est ainsi particulièrement intéressé par les analyses (W. Havener, A. Heinemann, M. Haake, M. Icke, J. M. Wienand) qui insistent sur le statut ambigu du vainqueur d'une guerre civile et sur les efforts faits jusqu'à la fin de l'Empire pour légitimer son pouvoir et faire passer ses compétiteurs pour des tyrans

usurpateurs. L'exemple de Julien, présenté par J. Wienand, est à cet égard certainement le plus révélateur : frustré, contre toute attente, d'une victoire par la mort de son adversaire, il chercha à pallier par différentes stratégies ce qu'il percevait évidemment moins comme un atout que comme une faiblesse de son tout jeune principat. Les interprétations de ce livre ne remporteront pas toujours forcément l'adhésion du chercheur : il propose néanmoins de nombreuses analyses nouvelles d'un sujet fondamental pour la connaissance de l'Antiquité et nous ne pouvons qu'en recommander la lecture à tous les spécialistes de l'histoire politique et sociale gréco-romaine.

Agnès MOLINIER ARBO

Christophe BURGEON, *La troisième guerre punique et la destruction de Carthage. Le verbe de Caton et les armes de Scipion*. Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2015. 1 vol. 24 x 15,5 cm, 189 p. Prix : 20 €. ISBN 978-2-8061-0254-6.

Doctorant en histoire à l'Université catholique de Louvain, Christophe Burgeon vient d'écrire ce qui est, à notre connaissance, la toute première synthèse consacrée spécifiquement à la troisième guerre punique. L'introduction permet à l'auteur d'exposer les buts de son ouvrage : « revoir l'histoire de ce conflit en sortant des sentiers battus et en versant au dossier des pièces nouvelles, autrement dit en analysant la destruction de la métropole punique sous différentes perspectives : événementielle, historiographique, socio-économique, politique, juridique, morale, etc. » (p. 11-12) ; Chr. Burgeon présente également le contenu et la finalité de chacun des six chapitres. Dans le premier chapitre (p. 15-27), l'auteur dresse un panorama des sources sur lesquelles ses recherches se sont fondées : après avoir mentionné l'important problème que constitue l'absence de sources carthaginoises, il présente les auteurs grecs et romains qui nous renseignent sur la troisième guerre punique, dont les principaux sont Polybe, Appien et Dion Cassius (abrégé par Zonaras). Ensuite, il aborde la question des sources archéologiques, qui permettent de remédier à un écueil non négligeable des sources grecques et romaines : « La chute de Carthage a [...] été déclinée chez une pléthore d'auteurs, mais la cité [...] est une cité stéréotypée, dont les citoyens sont le plus souvent dépourvus de vertus et de qualités morales [...]. La composante du *metus Punicus* [...] est un classique de la pensée romaine : elle est omniprésente dans les littératures grecque et surtout latine. Au total, ces passages forment une image peu flatteuse et, en partie, erronée des Carthaginois » (p. 26-27). D'une manière générale, tout au long du premier chapitre, Chr. Burgeon donne des explications bienvenues sur le crédit que l'on peut accorder à chaque auteur et aux différents types de sources. Dans le deuxième chapitre (p. 29-49), il dresse un portrait du roi numide Massinissa et décrit ses relations avec Scipion Émilien, ainsi que sa politique d'annexions et de pillages sous le regard officiellement impartial, en réalité bienveillant, de Rome, notamment lors de la guerre numido-carthaginoise de 150 : « Des députés avaient bien été dépêchés sur place, mais ils avaient reçu pour mission de mettre fin à la lutte si Massinissa avait été en mauvaise posture et d'encourager la poursuite de la guerre s'il avait été en position de force » (p. 47). Le troisième chapitre (p. 51-73) est intitulé : « *Delenda est Carthago* ». L'auteur y revient sur la fameuse phrase de Caton, rapportée dans différentes versions par les auteurs de